

de dix francs. « Elle est à vous, dit-il. Prenez votre temps. Nous, on va bouffer. La jeune fille est de nouveau déshabillée et jetée sur un lit. Elle ne se débat même plus. Les quatre hommes s'emparent d'elle, à tour de rôle. Elle a beau répéter : « Je ne suis pas une putain... Laissez-moi partir ». Rien n'y fait. L'excitation sexuelle des hommes est à son comble. Les cris et les pleurs de la malheureuse ne se heurtent qu'aux murs.

Le calvaire de la jeune fille doit durer toute la nuit. Il est prévu qu'elle fera toutes les chambres, étage par étage. Mais, soudain, un homme se laisse émouvoir par les pleurs et les supplications de Josyane. Il la cache sur le toit, d'où elle parviendra à fuir. Elle se rend apeurée chez des amis, qui l'hébergent pour la nuit et la ramènent le lendemain chez ses parents. Surmontant sa pudeur, elle portera plainte. Ses tortionnaires sont rapidement retrouvés.

Les quatre proxénètes en herbe sont originaires d'une banlieue de Paris, d'une cité-dortoir toute semblable à celle où ils ont prostitué leur victime. L'affaire, selon les enquêteurs, a été minutieusement préparée. Et ce qui frappe en effet, c'est le cynisme, le calcul et le mépris de ces quatre garçons, tous mineurs...

## PLUS LES IMMEUBLES SONT HAUTS, PLUS LE TAUX DE CRIMINALITÉ EST ÉLEVÉ

En cinq ans, les viols ont augmenté de 15 %. Les viols collectifs notamment connaissent une expansion vertigineuse. Et les statistiques dans ce domaine tabou, où les victimes préfèrent le plus souvent se taire, sont toujours inférieures à la réalité. Mais l'étonnant, c'est qu'en 1976 les trois cinquièmes

des crimes ont été commis dans 7 départements seulement sur 94 : les départements les plus urbanisés et les plus surpeuplés. Et la question qui se pose est celle du lien qui existe entre le développement incontrôlé et démentiel des cités nouvelles, qui, depuis quinze ans, poussent comme des champignons, et la progression du taux de délinquance et de criminalité.

Aux États-Unis, une enquête a révélé que ce taux est fonction de la hauteur des immeubles. Plus ils sont élevés et serrés les uns contre les autres, plus la population y est entassée, dans des conditions antinaturelles, cernée par le béton et le verre, sans espaces verts, et plus la délinquance et la criminalité sont élevées. Le viol collectif est le produit du béton.

L'homme est incapable d'échapper aux lois élémentaires de la Nature. L'éthologiste Konrad Lorenz remarque, dans son ouvrage : « L'agression », qu'en milieu libre, ouvert et naturel, les animaux solitaires congénères qui occupent un territoire de chasse, ne s'entre-tuent jamais. Mais, dès l'instant où on les entasse et les enferme dans un milieu clos, donc antinaturel, où leur survie est menacée par leur propre surpopulation, alors il y a un bouleversement de leurs comportements psychique et physique, alors ils s'attaquent et s'entre-tuent jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un seul.

Cette loi semble bien gouverner les hommes. Et le viol collectif apparaît comme l'une des réponses naturelles de l'agressivité individuelle à l'agression collective du milieu antinaturel, inhumain des grandes cités de béton. C'est la réaction instinctive de l'espèce qu'on déclenche. La violence sexuelle ne connaît alors plus de limites. Elle fait partie intégrante du décor des cités dortoirs.

## LE VIOL COLLECTIF OU LE NOUVEAU RITUEL DE LA PROFANATION

A Dammarie-les-Lys, Seine-et-Marne, une écolière de 13 ans est violée par quinze adolescents de 16 à 20 ans.

Le décor identique. Une cité H.L.M. aux blocs impersonnels, sans verdure. Il est quatre heures de l'après-midi. Comme chaque jour, la petite écolière rentre du C.E.S. Une gamine malgré les bas et la jupe un peu haute. Un minet de son âge la câjole et l'entraîne dans un sous-sol. Rejoint par deux camarades, le garçon s'enhardit. La petite, habituée aux flirts innocents, n'est pas sur ces gardes. L'endroit est désert. La perspective quasiment infinie et sombre des sous-sols est un abri propice. La gamine est vite déshabillée, maîtrisée par deux garçons, tandis que le troisième lui arrache des hurlements de terreur et de souffrance. La fillette est violée tour à tour par chacun des garçons. Survient alors un second groupe d'adolescents qui se saisit d'elle et la conduit dans un autre sous-sol. Elle n'est plus qu'un objet entre les mains de la bande déchaînée. Et la voici traînée de cave en cave. Mystérieusement prévenus, d'autres garçons accourent. Le supplice ne semble plus devoir finir. Il durera plus de deux heures. Ils seront quinze à passer sur ce corps impubère.

La malheureuse se taira. Mais elle sera bientôt contrainte d'avouer : elle fait une grossesse extra-utérine. Elle a dû subir une très grave opération qui risque de la laisser stérile. Ce qui n'est pas le pire en face du traumatisme indélébile qu'elle a subi.

Le viol n'apparaît plus comme un accident, l'expression d'une pulsion irrésistible, incontrôlée. C'est devenu un rite, un sacrifice. La victime est immolée sur l'autel d'une aveugle violence. Les officiants se succèdent sur son corps écartelé et l'outragent. Viol rituel de la profanation dans les parkings, les terrains vagues, les caves obscures et silencieuses.

Le viol n'est plus le fait d'un individu dont la braguette saute. C'est l'acte conscient et de sang-froid d'une collectivité qui se déboutonne avant même de bander.

Alors quelle est la cause profonde qui a développé, depuis quinze ans, le rite moderne de la religion du viol collectif ?

## LES CIMETIÈRES VERTICAUX

Que l'accroissement de la violence, de la criminalité — dans des proportions qui vont, dans certains domaines jusqu'à 300 % — soit directement lié à la politique d'urbanisation démente poursuivie depuis un peu moins de vingt ans par la V<sup>e</sup> République, cela ne peut plus faire de doute que pour M. Ponia-towski. Le portrait-robot de la cité criminalisante est connu. Des concentrations d'immeubles vertigineuses où s'empilent des centaines ou des milliers de familles sans intimité. Des bandes de jeunes livrés à l'ennui, à l'isolement et au déséquilibre psychique engendré par le déséquilibre antinaturel du milieu. Ces villes sont les foyers de la délinquance. Les statistiques le prouvent. C'est là, précisément, que vivent ces 2 % de la population qui fournissent les délinquants et les criminels, ce

qu'avait bien vu M. Ponia-towski. Le viol collectif est une manifestation presque exclusive de ces cités-monstres, qui projettent leur âme morte — anéantie sous les dalles de béton de cimetières verticaux — jusque dans le cœur des enfants qu'elles pétrifient.

## LES TOURS SURGISSENT DES VIEUX QUARTIERS DÉTRUITS

Le quartier — voire la ville — tant qu'il demeurait aux dimensions humaines, ne dépossédait pas l'individu de son identité. Il y était encore connu. Et, du même coup, il en était solidaire,



Photo Frédéric Pascal

ce qui l'obligeait spontanément à un comportement amical, donc solitaire et responsable envers la collectivité.

Et voici, tout d'un coup, que les bulldozers démolissent les vieilles maisons qui s'effondrent, l'une après l'autre, font des champs de décombres de quartiers entiers, arrachent les arbres, enfouissent les pelouses. Et en six mois ou un an surgissent les immeubles de quinze étages, les tours de trente, la cité démente. L'espace naturel est rasé, le quartier démoli, dénaturé. Le voisin devient un numéro au milieu de milliers d'autres. Les cloisons sont si minces et le béton si sonore que la vie devient commune : les télévisions beuglent et résonnent dans les cages d'escalier, les hurlements des gosses, les querelles, les chasses d'eau, les robinets hoquetants, les simples discussions, tout est en commun, entendu, répercuté par un écho collectif. La vie sociale devient l'enfer.

## DES MACHINES A ALIÈNER

Le grand ensemble, avec ses étages écrasés les uns sur les autres, ses centaines ou ses milliers de fenêtres identiques, ses parkings de goudron, ses escaliers, ses couloirs, ses ascenseurs et l'automatisme de sa mécanique, ses supermarchés, fait perdre tout sentiment de soi. Il anéantit l'identité de ses habitants, leur sentiment d'exister. Ils se désolidarisent alors de la collectivité et même cherchent à la détruire.

Alors qu'autrefois, vivant dans des espaces mieux séparés, plus humains, moins uniformisés, ils conservaient le sentiment d'être eux-mêmes, d'exister en tant qu'individus, ce qui développait en eux les instincts sociaux, le désir de s'intégrer à la collectivité, bref la pulsion sociale, la solidarité, donc la non-délinquance et la non-criminalité. Car la délinquance et le crime ne sont rien qu'une rupture dans la solidarité et l'identité collectives.

## DES PÉTITIONS POUR SAUVER LES VIEUX QUARTIERS

La violence des jeunes est ainsi conditionnée par le milieu. La délinquance juvénile est pratiquement nulle dans l'habitat traditionnel. La ville, le quartier, le petit immeuble sont des carrefours, des lieux de rencontre. Dans les commerces, chez les artisans, dans la rue, les gens se croisent, se reconnaissent et se parlent. « Dans le quartier, je connais tout le monde », dit un vieux. Il existe donc une solidarité parce que les gens s'identifient.

Qu'un immeuble vienne à être menacé de destruction et tout le quartier l'éprouve comme une mutilation. Il se bat pour survivre. « On a fait des pétitions pour empêcher les démolitions, dit un commerçant du quartier Mouffetard, mais ça ne sert à rien. Contre les promoteurs et l'argent, il n'y a rien à faire. »

Et, progressivement, la ville verticale et démente se propage des banlieues jusque dans les vieux quartiers de Paris. Or cette ville moderne n'est pas conçue pour l'homme mais pour une armée d'insectes. Elle est fonctionnelle. C'est un dortoir. Fonctionnel mais antinaturel. Nous y sommes plongés comme des Lilliputiens dans le monde des géants.

Résultat : La violence y devient générale. Et la première violence de l'individu dont la personnalité est aliénée s'exerce contre lui-même. C'est le suicide. Là encore les statistiques sont formelles. La courbe des suicides épouse très exactement, depuis quinze ans, le développement de l'habitat.

## LES JEUNES NE SE LAISSENT PAS DIGÉRER PAR LA CITÉ

L'adulte échappe par son travail et les exigences de la vie quotidienne, à laquelle il s'est habitué et résigné, à la dépression ou à la révolte. Mais pas toujours. Le jeune, en revanche, perdu, plongé dans cet univers insensible, repoussé de partout parce qu'il gêne et demeure étranger à la cité, ne s'intègre pas.

Les parents excédés ne peuvent les prendre en charge. La collectivité s'en désintéresse. Les voici livrés à eux-mêmes, sans espoir, le plus souvent sans avenir. Une jeune sur deux quitte l'école sans formation. Prisonniers d'une réalité insoutenable, ils s'enferment dans des rêves fous. Et ils deviennent fous à force de frustration matérielle et affective. Ils ne se laissent pas digérer par la

